

LES HOMMES QUI ANNONCÈRENT UNE BONNE NOUVELLE

(2 Rois 7.3-16)

DAVID ROPER

Dans la leçon précédente, nous avons surtout examiné le siège de Samarie par les Syriens. La nourriture devenant de plus en plus rare et les habitants toujours plus frénétiques sous l'effet de la faim, le peuple pécha à la fois contre Dieu et contre leur propre nature.

Parmi les affamés se trouvaient quatre lèpreux qui nous montrent notre responsabilité quand nous avons de bonnes nouvelles à annoncer.

BONNE NOUVELLE À L'ÉPOQUE (7.3-16)

Bonne nouvelle pour les lépreux

"Il y avait à l'entrée de la porte quatre lépreux¹" (v. 3a). En étudiant l'histoire de Naaman, nous nous sommes attardés sur la terrible maladie qu'est la lèpre. En Israël, les lépreux n'avaient pas le droit d'entrer dans les villes (cf. Lv 13.46 ; Nb 5.2-3). Les quatre hommes de notre histoire s'accroupissaient sans doute tout près de la porte de Samarie, dans l'espoir que quelqu'un leur jetterait un morceau. Mais, à présent, il n'y avait plus rien à jeter, et les lépreux — comme les autres — mouraient de faim.

Ils se consultèrent : "Quoi ! resterons-nous ici

jusqu'à ce que nous mourions ?" (2 R 7.3b). Il fallait qu'ils agissent, et rapidement : "Si nous disons : entrons dans la ville, comme la famine est dans la ville, nous y mourrons ; et si nous restons ici, nous mourrons également" (v. 4a). Devant la porte, il n'y avait pas d'espoir ; mais la situation à l'intérieur de la ville n'était guère meilleure.

Ils prirent enfin une décision : "Allons nous livrer au camp des Syriens ; s'ils nous laissent vivre, nous vivrons, et s'ils nous font mourir, nous mourrons" (v. 4c). En d'autres termes, une mort rapide par un coup d'épée valait mieux qu'une mort lente par la famine. De toute façon, se disaient-ils, nous allons mourir. Mais il y avait une petite chance qu'ils soient pris comme prisonniers.

"Ils se levèrent donc au crépuscule, pour se rendre au camp des Syriens" (v. 5a). Les commentateurs se demandent pourquoi ces hommes choisirent d'agir à cette heure-là ; mais sans doute les lépreux mirent-ils leur plan en action dès qu'ils prirent cette décision.

Ils durent être très agités en quittant les murailles de la ville, s'attendant à être arrêtés à tout moment par une patrouille syrienne. Ils étaient prêts à se jeter à terre et à se mettre à la merci des soldats.

En chemin, ils entendirent du bruit dans le camp syrien (cf. vs. 6-7), mais à leur arrivée, ils ne rencontrèrent que du silence (cf. v. 10). "Lorsqu'ils furent arrivés à la limite du camp des Syriens, voici qu'il n'y avait plus personne" (v. 5b). Nous pouvons les imaginer en train de scruter

¹ Selon une tradition juive, il s'agit de Guéhazi et ses trois fils — Adam Clarke, *The Holy Bible with a Commentary and Critical Notes*, vol. 2, *Joshua — Esther* (New York : Abingdon-Cokesbury Press, n. d.), 504 ; Matthew Henry, *Commentary on the Whole Bible*, ed. Leslie F. Church (Grand Rapids, Mich. : Zondervan Publishing House, 1961), 409.

attentivement les ténèbres, croyant peut-être (comme le croirait plus tard le roi, cf. v. 12) que c'était une ruse. Mais il n'y avait personne, effectivement : le camp avait été déserté.

“Le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars et un bruit de chevaux, le bruit d'une grande armée” (v. 6a). Certains commentateurs croient devoir montrer le “comment” de ce phénomène, voulant en faire une manifestation naturelle explicable. Pour le croyant, il suffit de savoir que Dieu fut responsable du bruit qu'entendirent les Syriens, un bruit totalement convaincant. “Le Seigneur avait vaincu les Moabites par un miracle visuel ([2 R] 3.20-23), et à présent il avait dompté les [Syriens] pas un miracle sonore².”

Entendant le bruit, les soldats se dirent : “Voici que le roi d'Israël a pris à sa solde contre nous les rois des Hittites et les rois des Égyptiens pour venir contre nous” (v. 6b). Les Hittites étaient les habitants de plusieurs villes / états établis dans le nord de la Syrie après la chute de leur empire³. Pour les soldats syriens, Yoram avait engagé des Hittites pour attaquer du nord, tandis que des Égyptiens attaquaient du sud.

Terrorisés, les Syriens “se levèrent et s'enfuirent au crépuscule [la même heure à laquelle les lépreux avaient quitté Samarie], abandonnant leurs tentes, leurs chevaux et leurs ânes, le camp tel qu'il était, ils s'enfuirent pour (sauver) leur vie” (v. 7). Qu'ils aient laissé leurs chevaux — avec lesquels ils auraient pu se déplacer plus rapidement — en dit long sur leur état de panique.

Avec mille précautions, les lépreux entrèrent dans le camp (v. 8a). Ils découvrirent des feux de camp, des animaux attachés (cf. v. 10), mais aucun soldat. Pénétrant sous une tente et y trouvant de la nourriture, ils “mangèrent et burent” (v. 8b) un repas des plus merveilleux. Puis, apercevant “de l'argent, de l'or et des vêtements”, ils emportèrent ces trésors “qu'ils allèrent cacher” au dehors, comme ils le firent aussi de ce qu'ils trouvèrent

dans d'autres tentes (v. 8c). Ces mendiants étaient devenus riches !

Bonne nouvelle pour les autres

Leur conscience commença (bien tardivement, il est vrai) à les travailler ; ils se consultèrent une fois encore. “Ils se dirent l'un à l'autre : Nous n'agissons pas bien ! Cette journée est une journée de bonne nouvelle” (v. 9a). Les voilà qui mangeaient à leur faim, tandis que, dans la ville, la population mourait par manque de nourriture.

Les quatre hommes pensèrent également à une considération plus pragmatique : “si nous gardons le silence et si nous attendons jusqu'à la lumière du matin, le châtement nous atteindra” (v. 9b). Ce fut une conclusion raisonnable, car au matin, les sentinelles remarqueraient sûrement l'absence de l'ennemi et les habitants de la ville apprendraient que les lépreux avaient gardé pour eux cette bonne nouvelle. Ainsi, le “châtement” était bien inévitable, qu'il vienne du peuple, du roi ou même de Dieu.

Un ancien proverbe dit : “Celui qui ne parle pas à son voisin d'un bien dont il pourrait bénéficier, devient voleur.” Imaginons un homme qui sait que son voisin a besoin de nourriture pour sa famille. Imaginons que ce même homme sache où son voisin pourrait avoir un sac de farine gratuit, mais il ne lui en parle pas. Dans ce cas, l'homme peut être considéré comme coupable d'avoir volé le sac de farine de son voisin, aussi sûrement que s'il l'avait pris de sa maison. De la même manière, si ces lépreux cachaient au peuple de Samarie la nouvelle de la nourriture qu'ils avaient trouvée, on pourrait les considérer comme des malfaiteurs.

Ils se décidèrent : “Venez maintenant, allons faire rapport à la maison du roi” (v. 9c). Ils allèrent à la porte de la ville et alertèrent les gardes, leur disant ce qu'ils avaient trouvé dans le camp des Syriens (v. 10). Les gardes transmirent le rapport au palais (v. 11).

Les serviteurs du roi le réveillèrent (cf. v. 12) et lui firent le rapport. Au lieu de se réjouir devant l'accomplissement de la prophétie d'Élisée (7.1), et croyant la nouvelle “trop bonne pour être vraie”, il dit à ses serviteurs : “Je vais vous dire ce que nous font les Syriens. Comme ils savent que nous sommes affamés, ils ont quitté

² Warren W. Wiersbe, *Be Distinct* (Colorado Springs, Colo. : Victor, 2002), 55.

³ J. Robert Vannoy, *Notes on 2 Kings, The NIV Study Bible*, ed. Kenneth Barker (Grand Rapids, Mich. : Zondervan Publishing House, 1985), 535.

le camp pour se cacher dans la campagne, se disant : Quand ils sortiront de la ville, nous les saisissons vivants et nous entrerons dans la ville” (2 R 7.12b). Josué avait employé un stratagème similaire pour vaincre la ville d’Aï (Jos 8).

L’un des serviteurs du roi voulait vérifier l’histoire des lépreux. Il dit : “Que l’on prenne cinq des chevaux qui restent encore dans la ville, — ils sont comme toute la multitude d’Israël qui est restée, ils sont comme toute la multitude d’Israël qui est à bout, — Envoyons-les et nous verrons” (2 R 7.13). La plupart des chevaux étaient morts ou avaient été mangés, et puisqu’ils allaient mourir de toute façon — comme toute la population — on ne risquait vraiment rien en les envoyant dans le camp de la Syrie.

On décida finalement d’envoyer deux chars avec les chevaux (v. 14a). Les soldats trouvèrent le camp vide, tout comme les lépreux l’avaient dit. Suivant la piste des Syriens en fuite, ils arrivèrent au Jourdain⁴, “et voici que tout le chemin était plein de vêtements et d’objets que les Syriens avaient jetés dans leur précipitation” (v. 15a).

La nouvelle fut annoncée au roi et le mot fut rapidement passé dans les rues de la ville. On ouvrit les portes. “Le peuple sortit et pillait le camp des Syriens” (v. 16a). Les affamés mangèrent et furent satisfaits, car l’Éternel les avait délivrés. Pourtant, il avait choisi pour cela quatre candidats invraisemblables, quatre lépreux qui décidèrent de partager une bonne nouvelle !

BONNE NOUVELLE AUJOURD’HUI

Examinons de près les paroles des lépreux au verset 9 : “Nous n’agissons pas bien ! Cette journée est une journée de bonne nouvelle ; si nous gardons le silence et si nous attendons jusqu’à la lumière du matin, le châtiment nous atteindra. Venez maintenant, allons faire rapport à la maison du roi.” Faisons quelques comparaisons entre ces lépreux et les chrétiens.

⁴ Deux chemins étaient possibles pour rentrer en Syrie : vers le nord puis vers l’est, ou bien vers l’est à travers le Jourdain, puis vers le nord. Ce fut ce deuxième chemin que les Syriens avaient choisi.

Bonne nouvelle pour nous

Ce qui nous frappe d’abord dans cette déclaration est l’emploi du terme “bonne nouvelle”, signification littérale du mot “Évangile”. Au cœur de cet Évangile est l’histoire de la mort, de l’ensevelissement et de la résurrection de Jésus-Christ (1 Co 15.1-4). Aujourd’hui encore, nous pouvons dire : “Cette journée est une journée de bonne nouvelle.” Nous étions perdus, mais Jésus a pris sur lui nos péchés et il est mort pour nous (1 Co 15.3 ; 2 Co 5.21 ; Es 53.6) La bonne nouvelle des lépreux concernait des bienfaits temporels ; la nôtre concerne des bénédictions spirituelles.

Le monde est “assiégé” par le péché (cf. Ep 6.12) et ceux qui ne sont pas en Christ connaissent une famine spirituelle, ils n’ont aucune espérance (cf. Ep 2.12). Mais Dieu, dans sa miséricorde, a fourni le moyen pour secourir l’humanité (cf. Tt 3.4-5 ; Ac 2.38) : par Jésus, toute personne peut remporter la victoire sur le péché (1 Co 15.56-57). Un “festin” de bénédictions spirituelles attend tous ceux qui désirent y participer (cf. Mt 22.9).

Comme les quatre lépreux, les membres de l’Église du Seigneur partagent les bontés de Dieu. Nous qui étions affamés, nous voilà rassasiés (cf. Mt 5.6) ; nous qui étions des mendiants spirituels, nous voilà riches en Christ (cf. 2 Co 6.10 ; Mt 5.3). Qu’elles sont merveilleuses, les promesses et bénédictions qui nous ont été accordées (cf. Ep 3.20 ; Ph 4.19 ; Hé 7.25). Nous pouvons dire avec Paul : “Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable !” (2 Co 9.15) : son Fils !

Bonne nouvelle pour les autres ?

Nous devons nous poser la question de savoir si nous comprenons à quel point le monde a besoin de ce que nous possédons. Si nous ne partageons pas la bonne nouvelle avec ceux qui sont perdus dans le péché, nous devrions nous dire, comme les lépreux : “Nous n’agissons pas bien !”

Malheureusement, nous n’avons pas toujours annoncé la bonne nouvelle de Jésus. Pourquoi ? Il est possible que certains n’ont jamais vraiment “goûté que le Seigneur est bon” (1 P 2.3). En d’autres termes, ils ne sont pas encore sauvés eux-mêmes. Dès qu’André eut trouvé le Seigneur, il courut pour le raconter à

quelqu'un (Jn 1.40-42). C'est là la réponse naturelle d'une personne ayant découvert une bonne nouvelle. Si l'on ne ressent aucun désir de partager la bonne nouvelle, on devrait examiner sa relation avec le Seigneur.

Autre possibilité : certains d'entre nous n'apprécient pas pleinement ce que le Seigneur a fait pour eux (cf. 2 P 1.9). Si nous reconnaissons vraiment ce que Dieu a fait pour nous, nous voudrions en parler (cf. Lc 8.39).

Négliger de partager la bonne nouvelle peut suggérer un manque de souci pour les autres. Si nous savions que nos voisins étaient physiquement affamés, nous ne manquerions pas de cœur au point de leur refuser de la nourriture. En fait, ceux qui nous entourent connaissent une famine spirituelle ; si nous ne leur apportons pas le "lait" et la "nourriture solide" de la Parole de Dieu (1 P 2.2 ; Hé 5.12), cela en dit long sur nous. Ainsi, "nous n'agissons pas bien."

Ne pas annoncer la bonne nouvelle peut indiquer que nous avons manqué d'intérioriser l'esprit de la foi chrétienne. Les premiers chrétiens voulaient partager l'Évangile avec tous (cf. Ac 5.42 ; 8.1, 4) ; ce faisant, ils accomplissaient la Grande Mission du Seigneur (Mt 28.18-20 ; cf. 10.27).

Nous disposons de plusieurs raisons pour parler aux autres de Jésus, y compris notre amour pour les perdus et notre désir d'obéir au Seigneur. Nous pourrions même ajouter un autre facteur, le dernier cité par les lépreux : "Si nous attendons (...), le châtement nous atteindra." En Ézéchiel 3.18, cette déclaration de notre Seigneur nous fait réfléchir : "Quand je dirai au méchant : Oui, tu mourras ! si tu ne l'avertis pas, si tu ne parles pas pour avertir le méchant (de se détourner) de sa mauvaise voie et pour lui sauver la vie, ce méchant mourra dans son injustice, mais je te réclamerai son sang."

C'est, en effet, une journée de bonne nouvelle ! Peut-être n'avons-nous pas bien agi par le passé, quand nous avons gardé le silence au sujet de Jésus. Mais nous pouvons décider qu'à l'avenir nous ferons comme les lépreux : "Allons porter la nouvelle" (BJER).

CONCLUSION

Cette leçon s'adresse surtout aux chrétiens, pour les encourager à proclamer la bonne nou-

velle de l'Évangile. Mais pour terminer, parlons de ceux qui n'ont pas encore saisi la bénédiction du Seigneur. Quand les lépreux étaient assis, affamés, en dehors de la ville, ils se dirent "Resterons-nous ici jusqu'à ce que nous mourions ?" (2 R 7.3). Nous pourrions poser une question semblable : "Pourquoi restez-vous là, sans rien faire et sans vouloir rien faire, alors que votre mort approche inéluctablement ?" Les chrétiens prient que vous ne restiez pas ainsi jusqu'à ce que vous mouriez ! Si vous croyez en Jésus (Jn 3.16), si vous vous êtes repenti de vos péchés (Lc 13.3), nous vous demandons avec insistance, comme Ananias l'a dit à Saul : "Et maintenant, pourquoi tardes-tu ? Lève-toi, sois baptisé et lavé de tes péchés, en invoquant son nom" (Ac 22.16) !

NOTES POUR ENSEIGNANTS ET PRÉDICATEURS

Vous pourriez intituler cette leçon : "Nous n'agissons pas bien." Pour avoir un impact maximum, cette leçon pourrait être utilisée lors d'un effort spécial d'évangélisation, comme une "Journée des Invités" ou une "Journée Portes Ouvertes". Ce serait le moyen non seulement "d'appeler les invités" à répondre à l'Évangile, mais également d'encourager les chrétiens à partager la bonne nouvelle avec d'autres.

NOTE ARCHÉOLOGIQUE

"L'obélisque noir de Shalamaser III montre Jéhu prosterné devant ce roi assyrien (env. 840 av. J.-C., au début du règne de Jéhu). Il lui offre des présents, sans doute dans le but d'obtenir l'appui de Shalamaser contre Hazaël de Damas. Dans une inscription trouvée à Nimrud, on peut lire un texte de Adad-Nimari III (env. 812-782 av. J.-C.), dans lequel ce roi prétend avoir reçu un tribut du 'territoire d'Omri'. Le texte de 2 Rois décrit également un tribut payé par Israël à l'Assyrie pendant les règnes de Menahem (env. 745-738 av. J.-C.) et Osée (env. 732-724 av. J.-C.) (cf. 2 R 15.19sv ; 17.3)"¹.

¹ John B. Taylor, *Ezekiel : An Introduction and Commentary*, Tyndale Old Testament Commentaries, ed. D. J. Wiseman (Downers Grove, Ill. : Inter-Varsity Press, 1969), 172. Cet obélisque est mentionné dans D. Winton Thomas, ed., *Documents from Old Testament Times* (New York : Harper & Brothers, 1958), 48-49, plate 3.